Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 82 (1979)

Artikel: Ecrire : (essai)
Autor: Heinzelmann, Alice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555180

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ecrire

(essai)

par Alice Heinzelmann

Ecrire. Vivre cette vie parallèle, la façonner, s'y casser le nez, s'y rompre le cou.

La vivre vraiment ou s'y réfugier, ou la fuir, ou tricher avec elle comme avec l'autre ? Mentir ?

Ou savoir, mais alors vraiment, à fond, tout à fait sûrement, que la vérité s'y cache, *sa* vérité à soi, la vraie, et qu'il faut aller l'y chercher. (Qu'au besoin il faut la traquer, la bougresse, et l'apprivoiser.)

Le savoir, là est la question. *Savoir cela.* Que je puis me retrouver tout entière, m'accomplir dans l'écriture. Comme d'autres. Humblement, âprement, la soif à l'âme et le sel aux lèvres, la foi au bout du cœur (croire, c'est savoir). Brique à brique ériger ce qui peut-être finirait par ressembler à une œuvre. (Faut-il déjà dire : aurait fini ?)

Me voilà acculée. Peut-être est-il encore temps d'écrire : finira par... Mettre mes briques au futur, quelle perspective ! Je danserais sur ce chantier, je rirais si la pluie ne me tombait pas toute raide et toute froide sur la tête. Cette pluie évadée des saisons, sans feu ni lieu, échappée du temps. Un avenir pour mes briques. Je n'y avais jamais pensé. Mais je n'aime pas les pluies sur les chantiers, je n'aime pas les chantiers. Il faut donc trouver un chemin.

J'ai dit : croire, c'est savoir. Non pas tenir pour vrai, ou pour vraisemblable ; mais avoir une certitude. Une foi au bout du

cœur, et non une vague croyance ou de fugitives velléités, ou encore quelques illusions bien affûtées (mes livres imaginaires pourraient me servir de trône si j'avais un tant soit peu le sens ou le goût de la grandeur). C'est cela : la foi dans mes briques, dans l'exact assemblage d'un matériau épars sur le chantier. Un jour il ne pleuvra plus, une saison sera revenue, une vraie, et j'aurai trouvé un lieu pour la construction. Peut-être...

Il faut que j'apprivoise cette idée qu'il existe des briques pour mon futur. Pour la vie parallèle, s'entend, et de vraies briques, de celles qui se palpent, se soulèvent, qui ont un poids, une consistance, qui laissent une poussière par terre et sur la main. Qui fatiguent la main quand on les manipule, qui écorchent, qui font du cal, des crevasses, qui vous font de grosses pattes d'artisan. Pas des briques de salon, donc, pas des garnitures, des enjolivures, mais une rêche matière première (je n'ai rien d'un architecte, je serais plutôt du côté des manœuvres si je travaillais vraiment et s'il fallait que je me situe).

Dans le peu que j'ai écrit, j'ai placé souvent ces deux mots liés, re-liés : peut-être. Et des points de suspension. Et aussi des parenthèses. Ce qui peut être, ce qui pourrait être ; qui douloureusement, frileusement, n'est pas (n'est pas fait, est donc à faire). Ce qui précisément dans la rêche matière, d'une grosse patte maladroite pourrait être construit. Les possibles entrevus, les mondes suggérés, l'essentiel sans doute à dire encore.

Les briques de mon futur, ou moi dans mes briques futures ? Je ne le sais pas. Il n'est certainement pas indispensable de savoir cela pour mettre la main à la pâte. Le tâcheron n'analyse pas, ni même ne décrit la cathédrale en construction. Il fait. Tout petitement, tout besogneusement, il fait un petit bout de la cathédrale. Moi, jusqu'à présent, j'ai plus souvent regardé faire que fait. Et beaucoup plus souvent encore, j'ai regardé ce qui était fait, analysant parfois, critiquant à l'occasion, admirant, c'est selon. Ce sont les autres qui avaient fait.

Pourtant, est-il un autre métier (au sens manuel du terme) où la matière première est gratuite et l'outil si bon marché ? Des

dizaines de milliers de mots, une grammaire et une syntaxe apprises obligatoirement. D'autre part, un crayon, du papier. Pour faire, il ne faut pas plus que cela. (Se faire admettre par l'imprimeur de la cathédrale est une question qui se pose bien plus tard.)

Matière première. Matière brute, originelle, grouillement des mots dans la matrice du langage. Des langages. Vertige de la création. Qui présidait à la formation des vocables, au creux des millénaires ? Aujourd'hui, qui distribue le talent pour les assembler en œuvres d'art ? Est-il un architecte pour diriger la construction ? Je ne vois que des travailleurs (des ouvriers).

Tous autodidactes, ces travailleurs-là. Les derniers peut-être du genre humain, mais tous forcés à l'apprendre seuls, le métier d'écrire. Aucune institution ne leur décernera un brevet de romancier, un diplôme de poète, un certificat d'essayiste, de dramaturge, de pamphlétaire, un titre de librettiste ou une patente de scénariste. Aucune école où ils puissent se former. Certes, quelques-uns étudient la cathédrale, ses modes, ses chapelles, ses transformations historiques, esthétiques, les courants qui s'y affrontent, les ajouts qu'on y apporte, les styles qui y éclosent, y vivent, y meurent. Ils savent beaucoup de choses à propos des livres. Mais l'écrivain acquiert seul le mode de faire, le coup de main, la technique. Se représente-t-on une ballerine, un violoniste, un grand peintre, un sculpteur, un architecte, un compositeur qui ne serait passé par aucun enseignement ? Ecrire : l'art le plus artisanal de tous, un art de manœuvre, de tâcheron.

Et un art solitaire. Que n'a-t-on pas dit à propos des affres de l'auteur devant la page blanche ! Ici aussi, vertige de la création. Peut-être oui. Mais peut-être ce vertige-là comble-t-il, est-il délibérément destiné à combler celui, bien plus grand, bien plus complet, plus total, de l'existence. On crée une œuvre pour tâcher de faire une œuvre de sa vie, à défaut de savoir à quoi d'autre elle peut servir, ou ce qu'on pourrait en faire d'autre. Ou l'on cède à la tentation de la couler dans une fiction se créant, de se faire illusion à travers des personnages et des situations imagi-

naires, de vivre en quelque sorte par procuration. On écrit pour jeter un pont sur le vide, pour traquer ses démons, donner un sens à toute l'aventure, ou un but. Pour fuir la réalité, la transformer (ou tâcher de se transformer soi-même); pour la transposer, la transcender, la sublimer. Ou pour dénoncer aussi, pour blasphémer, se défouler, vider son sac. D'autres répondent à un appel, à une vocation, délivrent un message, creusent un sillon ou tentent de se survivre. Qu'importent les raisons ? Si l'œuvre est accomplie, la vie a peut-être quelque chance de l'être aussi. Et s'il en était autrement, si l'identification, ou la substitution (la vie parallèle) n'avait pas réussi; si d'aventure l'auteur, en fin de compte, avait raté son existence malgré la beauté de son œuvre, il en resterait toujours une pierre de plus dans la cathédrale, belle, unique, et la cathédrale s'en trouverait grandie. Peut-être cela seul importe-t-il. (Je ne le sais pas; il est très difficile de savoir ce qui est important. Peut-être eût-il mieux valu, pour cet écrivain-là, paver la place publique s'il avait pu y avoir quelque bonheur dans la chemise d'un paveur.)

Mais bien avant la cathédrale, avant la moindre construction, il y avait le mot, le verbe, et avant lui encore, le vocable. Des sons liés, re-liés, consonnes et voyelles arrangées, la naissance du langage. Sous des jonchées et des jonchées de millénaires, au-delà de toute mémoire, il y eut le creuset du parler. Vertige encore. Combien de générations, combien de civilisations depuis que l'homme communique avec l'homme par la parole ? Qu'il est, lui, re-lié à l'autre, à tous les autres dont il comprend l'idiome ? Est-ce cela qui a fait dire que la parole est l'expression de l'âme ? Que re-lié et religion sont de même essence ?

Il y a trois millénaires, naissance de l'alphabet. C'était hier. Depuis hier la pensée, la connaissance, tout le bagage humain gravé dans la pierre, puis répandu sur les parchemins, sur le papier des livres. La cathédrale. Depuis hier seulement. Depuis hier des signes porteurs, transporteurs du savoir (des signes signifiants). Depuis hier vraiment ? Réceptacle, mémoire et véhi-

cule de la sagesse, le signe pré-existait. Il était symbole, lié, re-lié aux nombres, aux figures, aux images (image et mage sont-ils de même essence ?). Les demeures de l'âme. On a dessiné avant d'écrire, on a compté avant d'écrire, on a raconté l'histoire (toutes les histoires) et les sciences et les mythes et les allégories, les fables, avant que d'inventer l'écriture. Les vieux signes secrets existaient. Au profond des temples, ils étaient les dépositaires de concepts révélés aux seuls initiés. Les vingt-deux arcanes. Sacrés, lourds du poids d'une signification plusieurs fois millénaire, devenus les lettres de l'alphabet. Vertige.

Magie du verbe, magie du langage, bah... Si j'essayais, moi, de traquer le réel des mots, si je voulais vraiment connaître leur au-delà, leur derrière et leur dessous (leur vérité et leurs mensonges), si je m'acharnais à leur faire dire leur sens originel, leur pureté et rien d'autre ? J'y passerais mes jours et mes nuits et toute ma vie, et je découvrirais sans doute qu'ils ont leur existence propre, avec ses avatars et ses métamorphoses ; qu'eux aussi parfois avancent à cloche-pied, qu'ils sautent les haies, s'affublent de béquilles (d'emprunts) pour survivre ou pour tromper, qu'ils s'ornent de falbalas pour nous plaire (ô les modes), de brillant pour nous éblouir (ô notre goût pour le lustre), qu'ils nous obéissent, nous désobéissent (traduisent ou trahissent notre pensée). Qu'ils vont, qu'ils font, qu'ils viennent, qu'ils vivent, qu'ils fuient, qu'ils se dérobent ; c'est selon. Comme nous ; ni plus, ni moins que nous. Eux à notre service, nous au leur, leur destinée, leur raison d'être confondue avec la nôtre, imbriquée dans la nôtre. Nous re-liés à eux, eux à nous. Deux cheminements parallèles. Vouloir dégager chez eux l'étincelle divine, l'isoler, nous conduirait peut-être à la chercher en nous. Peut-être...

Allez savoir. On tente de comprendre, et l'on saisit tout juste quelques bribes de la réalité. Creuser encore ; le faire, le chemin souterrain et solitaire ; s'y écorcher les doigts, mais le faire, le faire, la soif à l'âme et le sel aux lèvres ; humblement, âprement, la foi au bout du cœur. Poésie !

Le faire, le chemin parallèle, s'y casser le nez, s'y rompre le cou. Ou y trouver les plus hautes liesses, éclatées comme un vol d'alouettes, éclatantes comme un fracas de clairons. (La vivre, la vie parallèle, âprement, humblement, la foi au bout du cœur. Et quoi au bout du compte ?)

Y aller sans calcul. Rivé au cœur (aux entrailles), ce ferment qui transforme en pulsion tout ce qu'il touche et sans quoi rien ne serait (peut-être) : la foi. Qu'une infime parcelle de matière ait voulu vivre et y soit parvenue, alors que rien ne pouvait *savoir* ce qu'est la vie, voilà qui ouvre des mondes dans le monde. Fallait-il vouloir, obstinément, farouchement, pour réussir cette percée inouïe de la chose à l'être ! Fallait-il y croire ! Et avec quelle détermination lucide a-t-il fallu maintenir ensuite (et préserver) la flamme (l'acte créateur) ! Précaire, fragile, têtue et combien vulnérable (mortelle), la vie.

Belle, poignante, fière, forte et friable (faite pour un temps), la cathédrale. Chaque brique, chaque pierre, chaque morceau de plâtre parlant son langage à lui, investi d'une pulsion, d'un sang, d'une vie propre. Pour un temps, la brique, la pierre et le plâtre. (Pour un temps les civilisations.) Pour combien de temps la foi ? (Pour combien de temps la vie, combien de temps le temps ?) Ferment de la vie, la foi durera le temps de la vie. Allez savoir jusques à quand...

Allez savoir jusques à quand la cathédrale. Bah, d'autres sont tombées (se sont englouties), et de grandes capitales, et de grandes cultures, et de grandes idées. Le sable recouvre les lieux, le vent y souffle. La foi, grossie chaque fois d'une expérience de plus, s'est transportée ailleurs, dans des temples nouveaux. (L'homme n'était plus tout à fait le même, et la connaissance, après Memphis, après Babylone, après...) Après la cathédrale de la chose écrite, peut-être, ô peut-être, celle de la Sagesse... Allez savoir.

La foi au bout de la plume (j'ose à peine dire : de *ma* plume). Voilà bien l'histoire, le nœud du problème. (Voilà où le bât blesse, où la cuirasse montre son défaut.) La foi. C'est bien ce

qui a manqué le plus au bout de cette plume-là ! Ce qui manque à cette plume. Il faudrait croire, c'est-à-dire avoir la certitude, l'inébranlable conviction qu'au bout de cette plume-là, si difficile, si exigeant que puisse être le métier, il y a des choses non seulement à dire, mais qui *doivent* être dites. Que de la chose plume doit surgir la vie grouillante des mots. Quelle que soit l'encre, du reste, et quel que soit le papier, et le prix. (Il resterait à déterminer où se situe la foi : au bout de la plume, ou dans la tête ou dans le cœur de celle qui la tient ; mais ceci n'est peut-être pas tellement important.)

Les encres sont nombreuses, et difficile en est le choix. A moins d'une vocation irrépressible, que quelques-uns ont. Moi, je saurais. Très bien, même. Mais je triche ; j'ai du reste triché cette fois aussi. Mon encre s'appelle poésie. Mais aux confins extrêmes où je voudrais aller (où je vais dans ma vie parallèle), le vertige est si grand, et le doute, et la difficulté de cerner par des mots la pulsion qui m'emporte et parfois me fait éclater, qu'à chaque velléité je bouche l'encrier et rends les armes. C'est plus facile de rendre les armes, et plus commode. Les poèmes les plus beaux ne sont-ils pas ceux que personne n'a écrits ? Mais restent le vide, la béance, qui à leur manière me font éclater aussi. Alors, au gré de circonstances qui flottent comme bouchon sur vague et abordent parfois sur mon cahier, je commets quelques pages. Des feuillets sans importance, jetés au vent, dispersés aussitôt. C'est cela : quand je fais quelque chose, je me disperse et je disperse les choses que je fais. Oui-da. Mais ceci n'intéresse strictement personne. Et en regard de Memphis et de Babylone, cela n'est d'aucun poids.

Si personne ne se prend au sérieux, qui achèvera la cathédrale ? Aucun risque : beaucoup se prennent au sérieux et la cathédrale, achevée ou non, disparaîtra. (Au reste, nul ne saurait déterminer le point d'achèvement, comme on n'aura sans doute jamais accès aux cryptes où gisent les manuscrits non édités.)

Mais il s'agit moins ici de la somme des écrits que de l'acte d'écrire. Et qui dit acte dit action. Faire. La faire, donc, la vie

parallèle, au sens physique, matériel du terme. Tracer des signes, arranger des mots et des phrases, donner vie à des choses, corps au non dit, forme au non formé. Travailler, créer, construire. Puis publier : un livre, une œuvre. La noble entreprise ! L'écrivain : un entrepreneur de travaux publics.

Me voici de nouveau devant mes briques. Trouver dans une arrière-cour de la cathédrale une toute petite faille dans le mur, où je puisse les placer. Encore une fois non : ce n'est pas le manœuvre qui décide du bon ordonnancement. Le manœuvre fait, c'est tout. (Si d'aventure mes phrases tintaient cristallin ou grave, on me hausserait peut-être du côté du clocher, voire du grand orgue...)

Allegro maestoso, nous y voilà, trompettes et clairons, fulgurances, le tout grand art ! Goethe, Shakespeare, Dante, Dostoïewsky, Racine et Hugo réunis, plus tous les autres. Après eux, que puis-je ? — Tais-toi, fais ta phrase hebdomadaire, ou quotidienne si c'est possible, on ne te demande pas plus. Mais *fais ce que tu peux*. L'indication sur la partition, c'est pour après, quand on aura vu. Tu peux hoqueter (staccato), tu peux pleurer (piangendo), tu peux courir (prestissimo), tu peux y mettre ton cœur (amoroso par exemple, ou languido), tes tripes (appassionato), tu peux baguenauder (ritardando), flâner (adagio ou moderato), tu peux presser le mouvement (accelerando), tu peux donc tout ad libitum, même t'essayer à la majesté, comme tu l'as dit, mais tu *dois faire*. Tu y mettras tes larmes, tes rires ou tes joies, ta fantaisie ou ton humeur, ta foi, tes doutes, tes trémolos, ceci est ton affaire ; tu as le choix, la liberté et tous les droits. Tu as des briques, tu as tout. Fais donc !

(Recroquevillement au fond de ma coquille. Le reste me sera-t-il donné de surcroît, au moins ?)

— Tu ne veux donc prendre aucun risque ? Fais !

Je le disais bien : se rompre le cou. Le danger de se rompre le cou. Il a dit : tous les droits. Tous mes possibles, donc ; tous. La liberté d'utiliser toutes les cordes de mon arc. La liberté suprême, par conséquent, de briser mon arc. (Il ne saura jamais

les liasses et les liasses de feuillets que j'ai brûlés. C'était ma liberté, je l'avais prise avant qu'on me la donne.)

— C'est mieux d'avoir brûlé que de ne point avoir fait.

Mordienne ! Moralisateur, avec cela. (Et sa phrase comme un verset.)

— Non, je veux te pousser dans tes derniers retranchements.

— Ma liberté, c'est peut-être aussi de ne pas répondre.

— De ne pas répondre, oui. De ne pas faire, non.

Ouiche ! Mais ça ne se passera pas sans que je râle. — Tu as le droit de râler — sans que je me plaigne — tu as le droit de te plaindre — sans que je me révolte — tu as le droit de te révolter — sans que je dénonce la difficulté — nous savons tous que c'est difficile, mais tu as le droit de le dire toi aussi — sans que je fuie — tu sais d'expérience que c'est inutile — sans que je triche — tu sais d'expérience que c'est vain — sans que je m'agite comme un pendu au bout de ma corde — tu t'agiteras comme tu le voudras au bout de ta corde, mais sache que les pendus sont immobiles — alors comme une araignée — bravo ! l'araignée, quand elle s'agite, elle fait — elle fait quoi ? — sa toile ; la chaîne et la trame de sa toile ; bravo d'avoir trouvé cela.

Pause.

— Pourquoi les as-tu brûlés, les feuillets ? — Ça t'intéresse ? — Pas le moins du monde, mais j'aimerais savoir si tu le sais toi-même. — Je le sais fort bien : je voulais détruire et j'ai détruit. — Tu le regrettes ? — Aucunement ! Jamais le moindre remords non plus. Pourtant ce fut dramatique, proprement *dramatique.* — Tu recommenceras ? — De brûler ? — Tu n'as rien à brûler ; non, d'écrire. — J'écrirai si je le veux, mais en me réservant le droit de brûler à nouveau. — Tu as tous les droits, sauf celui de ne rien faire. Et tu le sais. Alors ne répète pas « si je le veux ». Mais il est clair que tu auras la liberté de brûler.

Voilà. Voilà bien la situation. Au bout de la corde, devant un tas de briques et un choix de chemins à prendre, avec la faculté de détruire après coup. Le beau métier ! Mais...

— Dis donc, tu es encore là ? — Oui. — Ce que tu me dis, est-ce que ça ne compte pas pour tout le monde ? — Si. — Pourquoi si peu le comprennent-ils ? — C'est plein d'aveugles, de sourds et d'insensés. Mais personne ne te dit que très peu comprennent. Tu ne vois pas ce que les gens comprennent ou ne comprennent pas. — Je ne suis pas complètement aveugle, moi. — Tes yeux commencent à peine de s'ouvrir, alors ne prétends pas voir déjà beaucoup. — Bon ! — Occupe-toi de ton problème à toi.

Si fait, je m'en occupe, je m'en occupe. Mais...

— Tu es encore là ? — Oui. — La vie parallèle, est-ce que ce n'est pas exactement comme la vie tout court ? — Si, en quelque sorte. — Pourquoi en quelque sorte ? — Découvre toi-même.

Ah... Ce n'est pas la première fois que je me crois au seuil d'un nouveau départ. Il ne faut pas s'emballer. Il faut voir la réalité en face. La liberté. Belle chose en vérité ! La corde, je peux l'utiliser pour me ceindre ou pour confectionner une escarpolette (ou pour me pendre); les briques, puisque je n'aime guère les chantiers, j'en ferai peut-être les dalles de mon chemin. Mais mon chemin, dans quelle direction ira-t-il, quelle forme prendra-t-il ?

— Dis, tu es encore là ? — Oui. — Est-ce que tu peux restreindre ma liberté ? — Quoi ? — Tu as très bien compris : est-ce que tu peux limiter mon champ d'action, diminuer mes possibilités de choix ? — Quelle idée saugrenue ! Fais ce que tu veux, mais fais ! — C'est bien plus difficile, avec toute cette liberté ! — Personne n'a dit que ça doit être facile.

Je me suis essayée (un peu, très peu) à la poésie, à l'essai, désinvolte ou grave, à la fable, à la nouvelle, à... A presque tout, même au roman. Et mon bagage est nul.

— Dis donc, est-ce que tu es là ? — Oui. — Je crois que ce qui me manque le plus, c'est le génie. Est-ce toi qui distribues le génie ? — (Rires) — C'est sérieux ! — Fais avec ce que tu as.

Pause.

— Alors il me faudrait... Est-ce que tu pourrais m'accorder un petit supplément de foi ? — (Silence) — Ou m'enlever un grand morceau de doute ? — (Rires) — Si tu ne réponds plus... — Je réponds toujours. Le silence est aussi une réponse. Et je ris quand tu m'amuses.

Fichtre, les secours, ce n'est pas pour aujourd'hui. Y aller avec ce qu'on a, la soif à l'âme, le sel aux lèvres et un tout petit morceau râpé de foi au bout du cœur.

— Dis donc, est-ce que tu es toujours là ? — Oui. — Je me rappelle tout à coup : Faust et Mephisto, quand ils ont fait leur pacte... — Eh bien ? — La condition, c'était aussi toute la liberté, et même l'éternelle jeunesse en sus, moyennant une seule interdiction, celle de s'arrêter. — Et alors ? — C'est la même chose pour moi ? — (Rires) Ce n'est pas tout à fait la même chose, puisqu'ils avaient modifié les données de départ : l'action au lieu du verbe. Et puis (relis tes classiques) c'est Faust lui-même qui avait prononcé l'interdiction. — Mais à part cela ? — A part cela, ça se ressemble un peu, sauf que personne ne t'offre la jeunesse, ni l'immortalité dans ta peau ; et sauf que tu n'es pas Faust, que je ne suis pas Méphisto et que la référence à Goethe est un peu présomptueuse. — Je l'aurais ramenée à ma toute petite échelle personnelle. — Fais plutôt ton bout de chemin à ton aune personnelle. On jugera de la grandeur quand on aura vu.

Ça risque bien de ne pas comporter beaucoup d'échelons... Enfin, si j'arrive à l'escabeau, ce sera toujours cela. Bonjour Goethe, bonjour !

— Dis donc ? — Oui. — C'est qui, qui jugera ? — Toi, bien sûr, en tout premier lieu. Tu le sais, du reste.

C'est vrai, je le savais. On sait plus qu'on ne croit, tout au moins lorsqu'il s'agit de matières importantes.

Et maintenant ?

Il avait substitué l'action au verbe, monsieur Goethe. Les choses en furent-elles modifiées pour autant ? (La face du monde s'en trouva-t-elle transformée ?) Le verbe, moteur de l'action,

a-t-on pu dire. Bah ! ceci n'est pas mon problème. Mon affaire à moi, c'est mon tout petit escabeau personnel. (Quelle illusion plus dangereuse, lorsqu'on veut fuir, que le recours aux très grands thèmes ?)

Et maintenant pour moi ?

Maintenant quoi ?

Tricherai-je encore en recourant aux sortilèges (au brillant des mots, à leur joaillerie ; à la facilité) ?

Le ferai-je, le chemin qui pas à pas, empreinte après empreinte s'enfonce dans la bure du temps (de la vie), dans la terre pure et dure et vierge, aux confins extrêmes de l'être ? Le ferai-je ?

Irai-je aux sources (aux antiques arcanes) m'asseoir près de la porte sacrée pour tenter de recueillir quelques bribes du dire secret, quelque réponse du sphinx ?

Errerai-je encore sur des routes vaines, colporteuse d'un bric-à-brac qui finira, le moment venu, dans quelque mont-de-piété ? (Si vaines que cela ? Aux quatre vents de ma paresse, j'avais parfois amassé quelque camelote dans mes maigres greniers. Quelquefois même elle me plaisait le temps qu'elle le pouvait. C'était ma brocante, ce furent mes occasions, mes soldes à moi, mes rossignols. — Le dernier en circulation de mes bouquins ne fut-il pas découvert, ô la touchante épave, dans un marché aux puces ?)

Tenterai-je le déchiffrage des signes ? Ce serait un pas sur le chemin de la connaissance...

Fuirai-je encore, me fuirai-je ?

Dans la dure matière rêche, de mes pattes de manœuvre, la faire matériellement, la vie parallèle. La faire la soif à l'âme, le sel aux lèvres et avec un tout petit lambeau rabougri de foi au bout du cœur...

(Mais j'y songe : si Goethe, ou Hugo, ou Dostoïewsky, ou n'importe lequel des autres, n'avait rien écrit, ça ne se serait pas su.)

Alice Heinzelmann